

Après un essai de plusieurs années, cet acte vient d'être rappelée dans nombre de comtés de la province d'Ontario.

Plusieurs journaux, tout en annonçant cette défaite, ne veulent pas cependant l'admettre, et ils s'ingénient à trouver des raisons dont la plus spécieuse est que les électeurs, appelés à se prononcer, ont confondu, ou plutôt n'ont pas compris ce qu'on leur demandait et ne savaient s'ils devaient voter pour ou contre.

Manière très curieuse d'expliquer comment on perd une bataille, l'armée ne sachant si elle doit chercher à repousser l'ennemi ou se laisser battre.

Leon Lédieu

CAUSERIE

QUELLE belle chose que le progrès ! Cette exclamation, qui étonne les jeunes, tombe naturellement des lèvres de ceux qui ont assisté à la transformation dont notre siècle a déjà été le témoin, et qui a pour agents des éléments palpables, des fluides mystérieux, comme la vapeur et l'électricité. Voyez ces légers nuages laiteux qui, après avoir plané sur la locomotive, se dispersent aux quatre vents du ciel. Ils remplacent les chevaux essouffés et poussiéreux des anciennes diligences et même les pigeons voyageurs du char de Vénus. Que sont devenus les bras automatiques de l'ancien télégraphe, se démenant sur les clochers et toujours paralysés par la nuit, la pluie ou le brouillard ? Qu'est-ce donc ? votre pensée, votre voix même. L'électricité et le téléphone accomplissent ce miracle et ce dernier progrès complète l'illusion.

Le style télégraphique a quelque chose de bref, de dur, de brutal même dans sa concision. On sent que le mot est dépouillé de son entourage, parce que chaque vocable est compté et coûte beaucoup. Tandis que le téléphone, plus prodigue, nous fait entendre la voix de la personne qui vous est chère. Nous lui parlons à l'oreille sans craindre les indiscretions. Le mot : *je vous aime*, voyage sur le fil sans qu'on puisse le saisir au passage.

Parlons du téléphone.

Les contes de fées avaient du bon. S'ils n'instruisaient pas énormément, ils amusaient. C'est déjà beaucoup. Vous souvient-il de celui-ci :

Une jeune princesse aux yeux d'azur, aux longs cheveux d'or, avait été séparée de ce ni qu'elle aimait et enfermée, par un méchant enchanteur, au haut d'une tour très élevée, où personne n'avait accès, sinon les corbeaux et les oiseaux de nuit. Que faire pour la délivrer ?

Lamuroux, qui était prince naturellement, inventa ce stratagème : il prit un limacon de belle venue, lui mit un peu de beurre entre les deux cornes et l'appliqua sur la muraille du donjon. L'animal, sentant le beurre, monta, monta toujours, croyant l'atteindre et s'en régaler. Il arriva ainsi, après un voyage de plusieurs jours, sous la fenêtre de la belle. Celle-ci s'aperçut qu'il traînait quelque chose après lui. C'était un cheveu très long. La princesse l'attira à elle, bientôt un fil de soie suivit attaché au cheveu, puis une ficelle très mince précédant une corde attirant un câble qui entraînait lui-même une légère échelle, au moyen de laquelle le sauvetage de la princesse put s'opérer. Le prince attendait au bas de l'échelle. Le mariage ne tarda pas à se faire. Ils furent heureux.

L'histoire que je vais vous raconter est moins accidentée. Elle eut la science pour machiniste et le hasard pour complice.

Dans une vaste et aristocratique demeure, une jeune fille occupait le second étage de l'hôtel de ses parents. Cette jeune fille, que nous appellerons Elodie, s'ennuyait. Or, l'ennui est un mal bien dangereux et très commun à cet âge. Que ne ferait-on pas pour en guérir ? Le guérisseur,

qui toujours se présente sous la forme d'un beau jeune homme, n'était pas loin. Mais cette distance, si courte qu'elle fut, était infranchissable. Etudiant de la sixième année, le jeune homme perchait très haut, dans un appartement séparé de celui de la demoiselle par plusieurs jardins plantés de vieux arbres qui, heureusement, laissaient une éclaircie par laquelle on pouvait se voir.

Tous les deux éprouvaient souvent le besoin de se rafraîchir, ce qui, à la rigueur, pouvait expliquer pourquoi ils ouvraient si souvent leur fenêtre. Le vent alors se jouait dans les cheveux blonds de la jeune fille, les faisait ondoyer, et le soleil les colorant de ses chauds reflets les faisait apparaître comme une nimbe d'or autour de sa charmante tête. Aussi l'étudiant lisant sa moustache noire, ne perdait pas un de ses mouvements.

Le langage des gestes, si animé qu'il soit, ne suffit pas longtemps à cette époque de la vie où le besoin d'expansion se fait vivement sentir. Ne pouvoir se parler, quel supplice ! alors qu'on aurait tant de charmantes choses à se dire.

Mais l'amour est ingénieux.

Un jour Julien, il s'appellait ainsi, parut à sa fenêtre armé d'un gobelet de fer-blanc, qu'il agita. C'était un des jumeaux du téléphone primitif, que nous avons tous connu.

Elodie comprit et le lendemain, dès l'aurore, elle arborait, à sa fenêtre, le second cornet. Ils avaient chacun une partie de l'instrument, mais le fil qui devait l'animer, lui donner l'âme, servir de point à la parole, manquait. Il fallait trouver un moyen, un stratagème. Julien élevait des oiseaux en liberté, parmi lesquels un moineau surtout était intelligent et hardi. Par des signes expressifs et éloquents, il fit comprendre à la jeune fille, que cet oiseau pourrait leur être utile. Celle-ci fit tout pour l'attirer. Il n'est pas de friandise qu'elle n'exposât sur le bord de sa fenêtre pour le séduire. La tentation était d'autant plus grande que, de son côté, l'étudiant lui avait retiré toute nourriture. Un matin, le pierrot n'y résista plus. Il se laissa séduire par un morceau de gâteau. Il revint. Quand il fut familiarisé et habitué à cet exercice, Julien lui attacha un long fil à la patte. Mais cet essai, plusieurs fois répété, échoua. L'oiseau voltigeait, de branche en branche, sur les arbres et y accrochait le fil.

L'espoir des deux jeunes gens était déçu. Sombres, presque désespérés, ils restaient accoudés à leur fenêtre, ne pouvant échanger que de lointains regards et placer leur main droite sur leur cœur, se demandant, à part soi, s'ils devraient toujours se borner à ces témoignages muets de tendresse.

Tout à coup Julien se lève, son front s'illumine d'une idée. Tel dut être Archimède quand il prononça ce mot fameux : *Eureka*. Il quitte promptement la fenêtre et revient bientôt un arc à la main. Elodie croit voir l'amour en personne naturelle. L'étudiant choisit une flèche dans le carquois, y noue un fil, fait signe à Elodie de s'éloigner, tend l'arc, mesure de l'œil la distance, tire... O bonheur ! la flèche, guidée par une main sûre et exorcée, vole, arrive au but et entre par la fenêtre, dans la chambre de la demoiselle.

Julien était un habile archer et en cette circonstance, ce fut, comme pour Guillaume Tell, l'amour — plus profane il est vrai — qui guida son bras.

Elodie détache le fil et le fixe à sa moitié de téléphone. La communication établie, il ne reste plus qu'à nouer l'entretien, d'abord un peu cérimonieux, un peu tendu.

— Mademoiselle ! (*Il salue*)

— Monsieur ! (*Elle fait la révérence.*)

— Pardon, votre nom ?

— Elodie. Et vous ?

— Julien. Quel bonheur de pouvoir se parler !

— Mais nous faisons mal, sans doute...

— Pas le moins du monde.

— Quelles sont vos occupations ?

— Avant de vous connaître, étudiant universitaire, depuis, amoureux.

— Monsieur !

— Vous allez tous les jours à la messe ?

— Oui, mais toujours avec ma mère.

— Où donc pourr-je vous voir ?

— Je ne suis jamais seule.

Un bruit se fait entendre. Elodie cache le téléphone, referme sa fenêtre et reprend son travail de tapisserie.

Le lendemain, au lever de l'aurore, qui n'éclairait pas seulement les mortels matineux et vertueux, chacun était à son poste d'observation et le fil de la conversation reprenait plus tendu que la veille, quand la clochette de la chapelle voisine tinta doucement l'angelus. Cette voix argentine rappela la jeune fille à des sentiments moins profanes. Elle voulut mettre son amour sous la protection de la Vierge. Et le téléphone de porter cette parole à Julien : *Sursum corda* ! Un étudiant ça sait le latin. Il comprit. Mais au moment où Elodie élevait son cœur vers le ciel et la fenêtre d'en face, la timbale s'échappa de sa main et s'en va tomber sur le nez de sa mère qui, incommodée par la chaleur, était venue prendre l'air au jardin.

D'où pouvait venir cet objet ; les arbres ne produisent pas de tels fruits. Ayant ramassé le projectile et reconnu que c'était un engin de conversation, elle suivit de l'œil la direction du fil et vit qu'il aboutissait à une fenêtre ornée d'un beau jeune homme.

Le jour même, la belle explorée descendait d'un étage et n'avait pour toute perspective que des passants indifférents. Son isolement ne fut pas long. Le lendemain, l'étudiant occupait l'appartement d'en face. La rue était étroite et le téléphone inutile. Mais là les murs avaient des oreilles.

Que faire pour les empêcher de voir, d'entendre et de parler ? Marier les deux causeurs ? C'est ce à quoi il fallut bien se décider.

C'est ainsi que les progrès de la science n'enrichissent pas seulement ceux qui les étudient, mais peuvent même les rendre heureux, ce qui vaut mieux.

Le téléphone remplace avantageusement le limacon du conte.

CHARLES.

NOS GRAVURES

LE RÉVEIL

QU'EST-ce vraiment le réveil qu'a voulu représenter M. Zuber-Bühler, dans cette fillette à demi-vue ? Réveillée certainement elle l'est, mais mal, et c'est les yeux encore tout alanguis que la mignonne interrompt sa toilette pour étirer ses membres engourdis. Ses mains se perdent dans ses longs cheveux qu'un ruban ne retient encore et soutiennent sa tête légèrement rejetée en arrière.

L'artiste a parfaitement rendu cette pose, gracieuse et naturelle en même temps.

Derrière l'enfant est son lit, chaste nid sous les rideaux duquel, chaque soir, après un baiser de sa mère, elle s'endort bercée par de doux rêves qui mettent sur ses lèvres un sourire innocent et heureux.

LES ANGLAIS EN BIRMANIE

Les bandes de maraudeurs déguisées sous le nom de *Doicoits*, qui ne peuvent être considérées plus longtemps comme insurgés politiques, continuent à harceler les soldats anglais stationnés dans différentes parties du pays.

Notre gravure représente la prise d'une pagode, à Chinbyit, par un détachement du septième régiment d'infanterie de Bombay.

Après un combat de quelques heures, les soldats anglais réussirent à s'emparer du temple et y trouvèrent un grand nombre de morts et de blessés, ainsi que beaucoup de munitions.

Du côté des Anglais, il n'y eut que des blessés.

Des milliers d'hommes ont souffert pour que le dernier soit heureux. — M^{me} de STAHL.